

Madame de la Perne est d'une santé délicate et va beaucoup dans le monde ; les enfants me seront tout à fait confiées : les conditions sont belles.

Je vais répondre que j'accepte, et que j'arriverai, ainsi qu'on le désire, à la fin de novembre.

Wogans-Manor, septembre 18...

Les préparatifs du long voyage d'Augusta et de ses parents sont presque finis ; ils partent sous huit jours, et moi, mes malles cordées, mes paquets, mes caisses de livres rangés dans ma chambre, me disent assez que c'est demain. On me comble de marques d'amitié qui me vont au cœur et me font pleurer ; lady Lavinia m'a donné une montre, et lord Carlendon, en me donnant un beau Shakspeare, relié à mon chiffre, m'a dit :

"C'est afin que vous n'oubliez pas l'Angleterre, miss Julia ; vous y laissez des amis."

Frances voudrait m'accabler de présents, je n'ai pris qu'un bracelet de ses beaux cheveux blonds ; Augusta m'a donné une boîte à ouvrage et une charmante écriture, dont elle ne se servira plus, et, me serrant la main, elle m'a dit :

"Je vous écrirai la veille du jour où je prendrai le voile. Priez pour moi, Julia !"

Ils sont bons ; leurs cœurs si longtemps froids et fermés s'ouvrent en ce moment et je les quitte ! Saint-Augustin disait : "On trouve le cœur que l'on cherchait la veille du jour où ce cœur va cesser de battre ; on rencontre l'ami que l'on cherchait la veille du jour où le sort va l'éloigner de nous !" Hélas ! je l'éprouve ! Adieu donc à ce beau pays, à cette vaste mer, aux rochers de Carnaron, aux champs, aux chaumières, au château de Swandale et à sa douce chapelle, à tant de lieux connus et aimés dont il faut dépandre son âme... Ma vie est scindée encore une fois : je vais en reprendre un autre morceau, tourner une autre page du livre... Mon Dieu, je vous remercie pour les jours tranquilles que j'ai passés ici, pour les peines que j'y ai souffertes, pour les lumières et les grâces que j'y ai trouvées. Gardez sous votre aile ceux que je quitte, et protégez-moi aussi : je me confie à votre douce Providence !

Loches, octobre.

Mon Dieu ! que notre âme est donc volage ! J'ai pleuré en quittant l'Angleterre ; je regrettais profondément les amis et la noble contrée que je laissais derrière moi, et, à peine arrivée en France, j'ai ressenti le plus vif mouvement de joie ? Entendre parler français me semblait une chose ravissante ; la plage de Boulogne, les villages d'aspect français, bien différents cependant des jolis *cottages*, les noms écrits sur les enseignes, les cris des rues, tout me semblait nouveau et joyeux. L'Angleterre était presque oubliée. Je me suis rendue aussitôt à Loches, et là, dans ma chère et charmante ville natale, auprès de Léonide et de ses beaux enfants, je suis redevenue tout à fait française. Ma sœur est heureuse, son mari l'aime tendrement ; leurs petites affaires sont en voie de prospérité, et leurs fils, Édouard et Paul, sont pleins de santé et de précoce intelligence. Il me semble que ce gros Paul ressemble à mon pauvre père, dont il porte le nom... Peut-on expliquer cette mystérieuse loi des ressemblances, cette transmission des traits, qui, sur un visage enfantin, souriant au fond d'un berceau, nous retrace l'image d'un père, d'un aïeul mort chargé d'années ? Quelque chose de lui, de son caractère, autant que de sa figure, revit dans ce petit être ; et, si nous pouvions remonter dans le passé, à quels lointains souvenirs, à quels ancêtres endormis dans la poussière ne se rattacherait pas ce petit visage d'enfant ?...

J'ai revu avec plaisir M. et madame Geslin, ces bons amis de ma mère ; ils s'applaudissent de me voir revenue du pays des songes, de la poésie, et rentrée dans la vie commune... Hélas ! elle me fait peur, cette vie qu'il faut toujours recommencer à nouveaux frais, et, encore une fois, comme au moment de franchir le seuil de l'hôtel Carlendon, en pensant à madame de la Perne et à ses enfants, je me dis : Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? qu'est-ce que le destin me réserve ? Heureux a-t-on dit les peuples qui n'ont pas d'histoire ! Heureuses, dirai-je les femmes dont l'existence est tout unie, et à qui le passé raconte l'avenir !

Loches.

Les vacances, le temps du repos, du calme, le temps où la pauvre institutrice, toujours enchaînée au sort des autres, reprend possession d'elle-même, ce temps de douceur et de liberté s'est écoulé ; je pars demain, je vais au-devant de l'inconnu et l'inconnu me fait peur. La pauvre Léonide pleure ; elle sent comme moi notre affection, mais elle sent trop vivement, et je m'en plains, ce qu'elle appelle mes bienfaits. Eh ! mon Dieu ! où serait pour moi l'attrait du travail, si je ne pouvais venir en aide à ma première amie, à ma sœur ? Ses enfants sont les miens, car, bien probablement, je ne me marierai jamais. Les institutrices forment une caste à part, destinée à recruter le respectable bataillon des vieilles filles ; cette nécessité même qui nous force à orner notre esprit, à cultiver nos talents, à élever de plus en plus le niveau de notre intelligence, nous éloigne des hommes de la classe médiocre et laborieuse, que nous ne trouvons pas assez distingués pour nous, et qui, nos égaux par la naissance et la fortune, deviennent nos inférieurs par l'éducation. L'éducation nous rend dociles, l'habitude de voir ce que l'on appelle des gens *comme il faut*, nous donne de l'exigence ; nous voulons du goût, de la grâce, de l'esprit, ou, ce qui en tient lieu, le tact et l'habitude du monde. Les bonnes qualités toutes simples ne nous suffisent pas, et ceux en qui nous rencontrons cette élégance, cette distinction, cet atticisme que nous rêvons, ceux-là, amoureux à leur tour de richesses et de confort, ne veulent pas de nous !... Pauvres poissons volants que nous sommes, ni les airs ni les eaux ne nous conviennent. Conclusion de cette philippique : Julie mourra fille.

Paris, novembre 18...

Me voici citoyenne de Paris et habitante de la maison de madame de la Perne. Ma présentation est faite, et l'installation aussi. Madame de la Perne est une femme jeune encore et très attrayante ; un joli sourire, un joli regard, un joli parler, tout plaît en elle. Mais j'ai beau faire, elle ne me produit pas l'effet d'une mère de famille. Elle m'a reçue de très-bonne grâce, et m'a dit avec une franchise gaie et cordiale : "J'ai trois filles, mademoiselle, et, d'après le bien qu'on m'a dit de vous, je ne saurais mieux faire que de vous les confier absolument. Je vois beaucoup de monde, ma position et mes goûts s'accordent en cela ; ma santé est délicate, je ne puis pas surveiller ces trois enfants, je me borne à les gâter, et comme cela ne suffit pas pour faire une bonne éducation, je me décharge sur vous... Vous allez voir vos élèves."

Elle sonna, et deux petites filles entrèrent aussitôt suivies d'une nourrice cachoise, qui portait dans ses bras ma troisième élève, encore au berceau. "Voici Berthe," continua madame de la Perne, en attirant sur ses genoux une charmante créature de huit ans, brune comme une